L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 6 AVRIL 1891. 64ème Année

Dufour & Denis.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 6 AVRIL 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Le nouveau cabinet italien.

Le *Temps* dit que la situation politique en Italie est très particulière. Elle est toute en nuances et en demi-teintes. Ce qui se dit tout haut à la tribune de Montecitorio, n'est rien auprès de ce qui se sous-entend parmi les initiés. Pour comprendre, il ne faut pas seulement enregistrer le gros des faits, il faut, comme Sainte-Beuve en usait dans sa critique littéraire, faire le tour des hommes et des choses, y revenir sans cesse, solliciter le sens des événements, surprendre les confidences involontaires.

A n'envisager que les faits matériels, le ministère di Rudinì est en assez bonne posture. Il a vu le feu à la Chambre. Il est sorti, à son avantage, de cette escarmouche.

Le nouveau président du conseil a tout un langage qui, à distance, semble l'expression même du bon sens et de la loyauté. On signale, dans les départements méridionaux qui paraissaient si hérissés à M. Crispi, un mouvement dans le sens de l'indépendance.

Ce n'est plus M. Crispi lui-même, apparemment du peu usé et démonétisé même aux yeux de ses amis, qui mène la campagne. Il a été ramené à l'arrière-garde ; M. Zanardelli, moins compromis, commande les sorties.

D'autre part, la Presse piémontaise, d'abord singulièrement sur la réserve, pour ne pas dire dans l'opposition, malgré les gages que le nouveau Cabinet donnait à cette région et malgré les soufflets que lui avait infligés le dernier gouvernement—la Presse piémontaise s'humanise, son langage s'attendrit ; elle commence à donner aux ministres des consultations sur le meilleur moyen de vivre et de faire feu qui dure.

Tous ces symptômes sont favorables. Toutefois, il ne faut pas s'y tromper : la situation n'est pas tout à fait aussi riante, aussi couleur de rose qu'ils semblerait l'attester.

Le personnel du nouveau Cabinet ne semble pas complètement à la hauteur de sa tâche. Assurément, le marquis di Rudinì n'est pas le premier venu. Gentilhomme de race et d'alliances, il a plusieurs des parties de l'homme d'Etat : entre autres l'empire sur lui-même, le sang-froid, la netteté de vue.

Ce qui lui manque, c'est un certain diable au corps. Il n'a pas comme M. Crispi cette espèce de tension nerveuse perpétuelle qui amène, parfois, comme des décharges électriques, de regrettables accès d'humeur, mais qui exerce une influence très réelle sur l'entourage, qui tient l'être tout entier sur le *qui vive* et dans une sorte d'alerte, et qui rend aussi prompt à la riposte qu'à la parade.

M. di Rudinì était l'homme des lutteurs délicats, de la culture raffinée. Il est un peu haletant sous le poids de la double responsabilité de chef d'un gouvernement sans cesse aux prises avec une opposition plus ou moins latente à la Chambre, et de directeur de la diplomatie italienne.

Il a trop de bonne grâce, de belle humeur, de correction parfaite, pour s'abandonner à ces emportements qui, chez M. Crispi tout comme chez Napoléon Ier, étaient, à la fois, dans la nature et dans le système de l'homme, des actes réflexes de son tempérament et des moyens de gouvernement. Quand le marquis di Rudinì frappe du poing sur le marbre de la tribune, il le fait discrètement, poliment, de l'air d'un homme qui s'est imposé à lui-même la consigne de souligner d'un geste, sa parole.

Lorsque M. Crispi martelait son banc ou la tribune, il ne meurait pas son coup, il écorchait son poing ; on avait l'impression qu'il croyait écraser un ennemi. Grande différence de *quos ego !* Les petits traits de physionomie en disent tout aussi long qu'il ne semblerait. Quand a[illegible] reproches. Le ministère adressé divers[illegible] comte Luigi Ferraris, de la Justice, le [illegible] étonnamment bien quelque pouvoir [illegible] c'est un rajeuni, passé pour trop vi[illegible] grands antédiluvien, un collègue du[illegible] certains députés, est trop enfoncé dans les chiffres. Il les manie avec délices, il s'absorbe dans cette fascination du budget, qui hypnotise les financiers de vocation.

A M. Colombo on en veut d'avoir une simplicité trop bourgeoise, une allure trop terre à terre, quelque chose d'un peu terne et froid qui blesse les imaginations méridionales et leur paraît trahir une certaine incapacité de donner les grands coups d'ailes qui portent dans les sphères de la haute politique. Ainsi de suite pour chacun.

M. Nicotera, seul, échappe de ce genre de critiques. Il est vrai qu'on lui en adresse d'autres. En tactique parlementaire consommé, il a su, sans se mettre trop en avant, prendre le rôle du véritable leader du ministère. Dans les incidents de la séance du 9 mars dernier, c'est lui qui a rallié surtout la majorité, excité ses applaudissements, provoqué l'enthousiasme sans lequel ce baptême eût ressemblé par trop à un enterrement.

On lui prête le dessein d'éloigner, peu à peu, M. di Rudinì de la scène parlementaire par laquelle il se sent peu fait, de le confiner à la Consulta, et, sous couleur d'une simple suppléance, de se substituer à lui dans la réalité des fonctions de président du conseil. De plus, M. Nicotera, comme ministre de l'intérieur, est fort redoutable aux opposants, en sa qualité d'incomparable faiseur d'élections.

Il y a de certaines élections générales de 1876 où il fit sauter, avec une aisance que dépassaient rarement les députés de Naples et de Sicile qui avaient encouru sa disgrâce. Du souvenir hante les imaginations, disposé à traiter M. Nicotera avec toute espèce de considération.

Il est l'homme nécessaire. Or, la Droite, qui forme le noyau compacte du parti gouvernemental, n'a pas grande sympathie pour lui. C'est un sacrifice à faire à l'esprit de discipline. Ce n'est pas le seul.

Les 35 ou 40 voix de l'extrême Gauche sont d'appoint indispensable de la majorité. Elles valent bien qu'on les achète de quelques concessions. Le Cabinet et la Droite ne les veulent pas. On a voté, sur la requête de l'extrême Gauche, l'annulation de l'élection du vice-amiral Racchia à Grosseto, collège dépendant du département maritime que commande cet officier général.

Cette alliance nécessaire n'a rien de condamnable. Sur un programme d'économies, de recueillement, de détente à l'intérieur et à l'extérieur, un loyal accord entre la Droite et l'extrême Gauche est possible et louable.

Seulement, on trouve, de divers côtés, que l'arche à jeter entre les deux piles est un peu bien hardie pour la solidité du pont. La conclusion à tirer de cette critique, ce serait, à en croire certains conseillers dont les intentions sont un peu suspectes, que le ministère devrait rompre avec l'extrême Gauche pour se mettre à la merci des Gauches cripionnes.

Il est douteux que M. di Rudinì et ses collègues entendent de cette oreille. L'Italie sort d'en prendre. Elle ne tient pas à recommencer, sans regard, l'expérience du régime qui lui a coûté si cher matériellement et moralement.

Le nouveau Cabinet n'a qu'à prendre conscience de la force que lui donne cet état des esprits ; pour être à même de vaincre des difficultés plus grandes que celles dont nous venons de tracer le tableau.

Le jeune Marine est interrogé par son professeur de géographie :

—Veuillez me dire quels sont les principaux caps ?

—Le cap Vert, le cap de Bonne-Espérance, le cap Horn.....

—Qu'est-ce que ce cap-là ? Oh ! le prenez-vous ?

—Mais, monsieur, on m'a toujours dit que le cap Horn était assez non loin de la robe Parpillemoi !

FEUILLETON.

EN DÉTRESSE !

—PAR—

JULES MARY.

DEUXIEME PARTIE.

ROSEE DU MEURTRE.

(Suite.)

Et sourdement, cette fois avec colère :

—Je pense, moi, au pauvre vieillard qui est mort tué par une honte qu'il ne méritait pas. Je suis persuadé que Jourdan est coupable, quels que soient les motifs du meurtre. Je n'ai donc pas de pitié et je l'accuse. Monsieur d'Hautefort, faites votre devoir comme en toute votre vie vous l'avez fait !

Daniel ne répliqua rien. Valentin,—il le sentait—avait raison. Le juge sonna le greffier, lui communiqua ses instructions et signa un mandat d'amener contre Jourdan.

Ce fut à ce moment seulement que Valentin le quitta.

Maintenant, il avait terminé sa tâche. Du moins il le croyait. Il ne pouvait faire plus. Au magistrat, désormais, de pénétrer les derniers mystères qui enveloppaient ce meurtre.

Pierre Jourdan était en effet à l'Hôtel de Nevers.

L'agent envoyé par M. d'Hautefort l'y trouva, à l'instant où Pierre allait sortir pour faire, dans la ville, les courses dont son directeur l'avait chargé.

—Monsieur Jourdan ? dit l'agent qui s'était fait renseigner par le maître de l'hôtel.

—Oui, monsieur, c'est moi, fit Pierre.

Et il dévisagea l'inconnu.

Redingote sombre, râpée et propre, chapeau haut de forme, dont la mode remontait à une dizaine d'années déjà, gros souliers larges sous le cuir bien verni desquels se dessinaient les rugosités des doigts de pieds.

Jourdan eut un léger sourire.

Cet homme, il devina tout de suite ce qu'il était. Il ne le connaissait pas, il ne l'avait jamais vu et l'attendait.

—M. d'Hautefort, juge d'instruction, ayant appris que vous étiez à Orléans, vous invite à passer à son bureau.

L'arrestation était polie.

Mais était ce bien une arrestation ?

Pierre voulut s'en assurer.

—Bien, dit-il avec flegme, seulement j'ai des courses pressantes qu'il faut que je fasse dans la matinée. Après déjeuner, vers deux heures, je serai au parquet.

—M. d'Hautefort regrettera beaucoup de vous déranger, mais il désire s'entretenir avec vous à l'instant même.

—Impossible.

—En ce cas, monsieur, je serai obligé d'avoir recours à la force.

Et il exhiba son mandat d'amener.

—Une arrestation..... Je ne m'étais pas trompé..... murmura le jeune homme.... Pauvre Clotilde ! Pauvre, pauvre Bérengère !

Et il soupira.

—Je vous suis, monsieur, dit-il à l'agent.

Un quart d'heure après, Jourdan était en présence du juge.

Il n'avait rien perdu de son calme ni de son sang-froid.

Il n'était pas coupable du meurtre qu'on allait lui reprocher. La coupable, c'était la femme de ce juge,—de ce juge qui allait l'interroger, l'accuser, le faire condamner peut être.

Et s'il était aussi calme, c'est qu'il était toujours prêt au sacrifice et qu'il voulait pousser son dévouement jusqu'au bout.

Singulière et tragique situation que celle-là. Il s'y complaisait, pour ainsi dire, fier de ce qu'il faisait, de ce qu'il rêvait, heureux de souffrir pour son mystérieux amour.

Rien, chez le juge, ne lui faisait pressentir le danger qu'il courait ; pas un soupçon ne lui était venu.

C'était l'âme en repos qu'il allait interroger le jeune homme,—ayant seulement une tristesse, celle de l'avoir cru honnête,—une crainte, celle de le découvrir coupable.

Le juge indiqua un siège, d'un geste silencieux.

—Vous vous doutez, sans doute, monsieur Jourdan, de la raison qui vous amène devant moi ?

—J'attends que vous me l'expliquiez, monsieur.

—Vous êtes accusé d'avoir assassiné Lafistole,...

—Sur quoi repose cette accusation ?

—Je pourrais ne pas vous répondre et vous presser de question, de détails, afin de vous embarrasser. Rien ne serait plus simple, en effet, que de vous demander ce que vous faisiez le soir où le crime a été commis. J'aime mieux aller droit au but. Reconnaissez vous avoir tué cet homme ?

—Si je niais ?

—Répondez !....

L'heure la plus grave de sa vie venait de sonner pour Jourdan.

Si disposé qu'il fût, il n'en éprouva pas moins, au moment de s'avouer coupable, une sorte de frémissement de crainte.

On ne sacrifie pas ainsi, sans regrets, toute une vie de travail et d'honnêteté.

Mais il se raidit contre cette émotion.

Et d'une voix qu'il s'efforça de rendre ferme :

—Je suis l'auteur du crime. Je ne nie rien.

Le juge poussa un soupir.

Il avait espéré qu'un moins Jourdan se défendrait.

Et voilà qu'à la première question il s'avouait coupable.

Ainsi, ces yeux doux, profonds et fiers, reflétaient l'âme d'un scélérat !

Était ce possible ?

—C'est bien vous qui avez été aperçu, la nuit, emportant sur votre épaule le cadavre de Lafistole ?

—C'est moi.

—Pourquoi l'emportiez-vous ? Dans quel but ?

—Je ne puis le dire.

—Où le crime s'est-il commis ?

—Il m'est impossible de le révéler.

—Et ce crime, quelle en est l'excuse ?.... Quel en a été le motif ?.... Car je ne puis croire que vous êtes un criminel vulgaire.... Connaissiez-vous Lafistole ?

—Non.

—Alors, ce meurtre ?.....

—Sans motif.... un accès de folie....

Le juge fronça le sourcil.

Il sentait que Jourdan ne disait plus la vérité.

—Pendant qu'il vous a surpris la nuit, et avec lequel vous serez confronté tout à l'heure, affirme que vous étiez accompagné par une femme....

—Il se trompe. J'étais seul.

—Cependant sa déposition est très catégorique.

—Que ne nomme-t-il cette femme ?.... Il m'a bien reconnu, pourquoi ne la reconnaîtrait-il pas ?

—Elle avait le visage voilé. Il n'a pu distinguer ses traits.

Jourdan respira.

Il avait craint, un moment, que Clotilde ne fût soupçonnée !

—Je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit. J'étais seul. Je n'ai aucun complice.

—Vous mentez.

Jourdan ne répondit pas.

Le juge fit introduire Cadour et lui demanda :

—Est-ce bien cet homme que tu as vu la nuit ?.... Le reconnais-tu ? Ne te trompes-tu pas ?

—C'est lui, oui, monsieur.

Cadour sortit.

—Vous avez entendu ? dit le juge.

—Oui. Je le répète, cet enfant se trompe.

—Voulez-vous me dire le nom de cette femme ?

Jourdan resta silencieux.

Il regardait Daniel d'un œil angoissé.

Il se disait :

—Cette femme, c'est la tienne. Malheureux, pourquoi me demandes-tu son nom ?

Le juge, poursuivant son idée, reprenait :

—Ce nom m'expliquerait, j'en suis sûr, le mystère que vous me cachez. A moins que vous ne vouliez vous faire un dernier jeu de gaieté de cœur, ce nom il faudra bien que vous le disiez devant la cour d'assises.

Jourdan ne répondit pas.

—Ainsi, vous ne trouvez rien à vous défendre ? rien pour atténuer votre crime ?....

—Rien.

—Je vous maintiens donc en état d'arrestation.

—C'est votre devoir.

Pendant que Daniel interrogeait Jourdan, que se passait-il à l'Hôtel de la rue du Châtelet ?

Au sortir du cabinet du juge d'instruction Valentin avait couru à l'Hôtel.

Mme d'Hautefort et Bérengère venaient d'y arriver ; la voiture qui les avait amenées de Vilvaudran était encore dans la cour, tout attelée.

Valentin pria Clotilde de le recevoir.

Il voulait, sachant son amitié pour Jourdan, lui apprendre tout de suite qu'il avait dû le faire arrêter.

Et c'est ce qu'il lui dit. Ce fut son premier mot.

Clotilde n'était pas seule.

En ces heures suprêmes et si dramatiques, Bérengère n'avait pas voulu abandonner sa mère.

N'avait-elle pas à redouter quelque acte de désespoir ?

Puis, elle était la seule confidente du crime ; c'était d'elle que devait venir les consolations.

Très ému, malgré la certitude qu'il avait de la culpabilité de Jourdan, Valentin disait :

—Pierre est en ce moment interrogé par M. d'Hautefort. Il ne quittera le cabinet du juge que pour être incarcéré, jusqu'à sa comparution devant les assises.

—A moins qu'il ne se disculpe ! dit Bérengère.

—Oh ! il ne le pourra.

—Qui sait ?

—S'il ne le peut lui-même, fit Clotilde avec un rire étrange, peut-être se trouvera-t-il quelqu'un qui viendra le sauver en prenant la responsabilité du crime.

Valentin fit un geste de doute.

Clotilde acheva :

—Cette femme, par exemple, qui l'accompagnait ?....

Et la mère et la fille échangèrent un rapide et navrant regard.

—Bérengère, dit Valentin, je connais votre amitié pour Jourdan. Vous avez compris à quel sentiment j'obéissais en l'accusant. J'ai voulu réhabiliter le nom que je porte... le vôtre, Bérengère, puisque vous serez ma femme ; il est impossible que vous me gardiez rancune de ce qui arrive.

La jeune fille resta quelques instants silencieuse.

Elle gardait la tête penchée sur sa poitrine. Elle était extrêmement pâle et tous ses traits reflétaient une fatigue énorme. La révélation qu'elle avait surprise avait brisé la pauvre enfant.

—Mère, dit-elle bas à Clotilde, je désirerais rester seule un moment avec lui.

Elle montrait le jeune homme.

—Que veux-tu lui dire ?

—Tu le sauras.

—Tu es libre. Tout ce que tu feras ne peut être dicté que par la droiture de ton cœur.

Clotilde sortit.

Les jeunes gens restèrent seuls.

Valentin ressentait une vague inquiétude. Il venait de comprendre, tout à coup, qu'il n'était plus dans l'amitié de ces deux femmes. Quelque chose les séparait de lui, qu'il ne pouvait deviner.

Cela l'attristait. Mais il était fort de son devoir. Il ne se reprochait rien. Ce qu'il avait fait, il devait le faire. Tout autre fils respectueux de la mémoire d'un père aimé eût agi comme lui.

Il demanda,—mais non sans trembler un peu :

—Vous avez à me parler, Bérengère ?

Elle fit signe que oui.

Il lui prit doucement les mains et la regarda avec tendre se.

Elle se tâtait, détournant les yeux.

—Qu'avez vous, Bérengère ?.... Que voulez-vous me dire ?

La douleur l'avait prise, elle aussi, et triomphant d'elle.

Après la mère, la fille !

Bérengère sentit ses yeux se mouiller de larmes.

Ce qu'elle voulait lui dire, à Valentin, c'était que désormais il ne devait plus penser à elle !....

Quels que dussent être les événements, le mariage était impossible. Elle avait fait le sacrifice d'elle même. Et elle allait prier Valentin de renoncer à ses espérances.

C'était donc son rêve de jeune fille qui s'évanouissait.

Valentin, l'ami de son cœur, ne serait plus maintenant qu'un étranger pour elle !

Comment allait-il recevoir cette confidence ?

Il adorait Bérengère. Il ne renoncerait pas à elle, ainsi, de gaieté de cœur, sans explications !

Que lui dirait elle ?

Ah ! certes, elle n'en savait rien !

Et voilà pourquoi elle avait si peur, pourquoi elle tremblait, pourquoi elle détournait les yeux.

Il implorait :

—Bérengère ! disait il, les yeux suppliants.

Elle appela tout son courage :

—Valentin, mon ami, dit elle, j'ai une grave confidence à vous faire.

—De quoi s'agit-il ?

—Mais auparavant, je voudrais obtenir de vous une promesse. Lorsque je vous aurai fait cette confidence, je voudrais que vous ayez assez d'affection pour moi pour ne pas m'interroger, pour ne point vouloir apprendre de moi plus de choses que je ne veux vous en dire.

—Vous m'effrayez !

—Promettez-vous ?

Il hésitait.

—Il le faut, dit-elle, si vous m'aimez.

—Je ne vous interrogerai pas. Parlez.

Elle soupira profondément.

—Valentin, je vous aime,... vous m'aimez !.... et cependant....

Elle s'arrêta. La phrase fatale ne pouvait sortir de ses lèvres.

—Cependant ? disait-il de plus en plus inquiet.

—Nous devons nous séparer à jamais.....

—Elle l'avait dit enfin.

Mais lui ne comprenait pas.

—Nous séparer ! nous séparer !

—Vous devez renoncer à moi comme je dois renoncer à vous.

—Moi ! moi ! s'écria-t-il.

Et il eut un rire d'incrédulité.

—Pourquoi me dire cela ? Pourquoi vouloir me mettre à l'épreuve ? Puisque vous m'aimez et puisque je vous aime !

—Il le faut.

Il continuait de rire.

—Ah ! Bérengère, que vous êtes cruelle de vous jouer ainsi de moi.

—Hélas ! comme je serais coupable si c'était un jeu.

Il ne riait plus. Brusquement il était devenu très grave.

Il avait conservé dans les siennes les mains de Bérengère.

Il les porta à ses lèvres tendrement.

—Bérengère, dites-moi tout, ouvrez-moi votre cœur....

—Valentin !

—Vous ne m'aimez plus.

—Oh ! mon Valentin !....

—Alors, que se passe-t-il ?

—Valentin, nous ne nous verrons plus. Je ne serai pas votre femme.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai je donc fait qui vous ait déplu ?

—Rien.

—Alors ?

—Souvenez-vous que vous avez promis de ne pas m'interroger.

—Je ne pouvais prévoir ce que vous alliez m'apprendre. Répondez moi, Bérengère, qu'ai-je fait ? Pourquoi cette résolution ?.... Ne savez-vous pas que je vous aime du plus profond de mon cœur ?

—Moi aussi, je vous aime. Ne vous l'ai je pas dit ?

—Alors, je ne comprends plus.

Ils restèrent silencieux longtemps.

Dans l'esprit de Valentin, l'éternelle question, la seule, se posait.

—Pourquoi ? Pourquoi ?

Et tout haut, avec énergie ;

—J'ai le droit de connaître les motifs d'une résolution aussi inexplicable. Bérengère ces motifs vous me le direz ?

—Non.

—Mais songez-y, en vous taisant, vous me laissez tout supposer.

—Et que pourriez-vous supposer, mon ami ?

—Que sais-je moi ? Toutes les folies !.. Car je n'ai plus ma raison, en ce moment....Qui sait si vous ne vous abusez pas en croyant m'aimer ?

—Oh ! Valentin !

Mais lui, s'exaltant.

—Vous ne m'aimez pas, non, vous ne m'aimez pas ! Et vous en aimez un autre !....Qui ?....Est-il si difficile de le découvrir, celui-là ?....Est-ce que vous ne vous êtes pas trahie, vous-même, plus d'une fois !

—Oh ! mon ami, que dites-vous, prenez garde !

—Non, je ne me trompe pas.

—Valentin !....

—N'ai-je pas vu votre émotion, lorsque je vous ai conté quels étaient mes soupçons sur Pierre Jourdan ?....Si cet homme n'avait été qu'un ami pour vous, auriez-vous été aussi émue, aussi alarmée ?.... C'est lui que vous aimez, j'en suis sûr, maintenant. Et voilà pourquoi vous me dites si froidement qu'il faut que nous nous séparions....

—Oh ! que vous êtes injuste, mon ami !

—C'est la vérité....C'est la vérité.

—Calmez-vous, Valentin. J'ai une amitié profonde pour Pierre, je ne vous l'ai jamais caché, une amitié qui date de notre extrême enfance. Quoi donc de plus naturel que je me sois émue d'une accusation aussi terrible que celle que vous avez portée contre lui ! Mais c'est vous que j'aime, Valentin. Je n'ai jamais aimé que vous. Est-il besoin de vous le redire ? Ne le savez-vous pas, et pourquoi contraindre votre cœur à croire le contraire ?

—Cependant, le motif de la séparation nécessaire entre nous, quel est-il ?

—Ne m'interrogez pas.

—Je veux le savoir pourtant, je veux le savoir.

—Je ne puis vous le dire.

—Et si demain j'apprends que vous en épouses un autre ?

—Oh ! Valentin, dit-elle, avec un sourire d'une infinie tristesse, je ne me marierai jamais.....

—Que croire ? que croire ?

—Si je me marie, vous aurez le droit de venir me dire que je suis parjure..... Jusque-là, soyez certain, du moins, que je vous aime et que je n'ai jamais eu d'autre pensée que celle d'être votre femme.

—Ainsi, c'est fini !.....dit-il, accablé, le front lourd.

—Oui.

—Nous ne nous reverrons plus ?

—Que comme deux amis, non plus comme des fiancés.

—Vous reverrons nous ?

—S'il ne le peut lui-même, fit Clotilde avec un rire étrange, peut-être se trouvera-t-il quelqu'un qui viendra le sauver en prenant la responsabilité du crime.

Valentin fit un geste de doute.

Clotilde acheva :

—Cette femme, par exemple, qui l'accompagnait ?....

Et la mère et la fille échangèrent un rapide et navrant regard.

—Bérengère, dit Valentin, je connais votre amitié pour Jourdan. Vous avez compris à quel sentiment j'obéissais en l'accusant. J'ai voulu réhabiliter le nom que je porte... le vôtre, Bérengère, puisque vous serez ma femme ; il est impossible que vous me gardiez rancune de ce qui arrive.

La jeune fille resta quelques instants silencieuse.

Elle gardait la tête penchée sur sa poitrine. Elle était extrêmement pâle et tous ses traits reflétaient une fatigue énorme. La révélation qu'elle avait surprise avait brisé la pauvre enfant.

—Mère, dit-elle bas à Clotilde, je désirerais rester seule un moment avec lui.

Elle montrait le jeune homme.

—Que veux-tu lui dire ?

—Tu le sauras.

—Tu es libre. Tout ce que tu feras ne peut être dicté que par la droiture de ton cœur.

Clotilde sortit.

Les jeunes gens restèrent seuls.

Valentin ressentait une vague inquiétude. Il venait de comprendre, tout à coup, qu'il n'était plus dans l'amitié de ces deux femmes. Quelque chose les séparait de lui, qu'il ne pouvait deviner.

Cela l'attristait. Mais il était fort de son devoir. Il ne se reprochait rien. Ce qu'il avait fait, il devait le faire. Tout autre fils respectueux de la mémoire d'un père aimé eût agi comme lui.

Il demanda,—mais non sans trembler un peu :

—Vous avez à me parler, Bérengère ?

Elle fit signe que oui.

Il lui prit doucement les mains et la regarda avec tendre se.

Elle se tâtait, détournant les yeux.

—Qu'avez vous, Bérengère ?.... Que voulez-vous me dire ?

La douleur l'avait prise, elle aussi, et triomphant d'elle.

Après la mère, la fille !

Bérengère sentit ses yeux se mouiller de larmes.

Ce qu'elle voulait lui dire, à Valentin, c'était que désormais il ne devait plus penser à elle !....

Quels que dussent être les événements, le mariage était impossible. Elle avait fait le sacrifice d'elle même. Et elle allait prier Valentin de renoncer à ses espérances.

C'était donc son rêve de jeune fille qui s'évanouissait.

Valentin, l'ami de son cœur, ne serait plus maintenant qu'un étranger pour elle !

Comment allait-il recevoir cette confidence ?

Il adorait Bérengère. Il ne renoncerait pas à elle, ainsi, de gaieté de cœur, sans explications !

Que lui dirait elle ?

Ah ! certes, elle n'en savait rien !

Et voilà pourquoi elle avait si peur, pourquoi elle tremblait, pourquoi elle détournait les yeux.

Il implorait :

—Bérengère ! disait il, les yeux suppliants.

Elle appela tout son courage :

—Valentin, mon ami, dit elle, j'ai une grave confidence à vous faire.

—De quoi s'agit-il ?

—Mais auparavant, je voudrais obtenir de vous une promesse. Lorsque je vous aurai fait cette confidence, je voudrais que vous ayez assez d'affection pour moi pour ne pas m'interroger, pour ne point vouloir apprendre de moi plus de choses que je ne veux vous en dire.

—Vous m'effrayez !

—Promettez-vous ?

Il hésitait.

—Il le faut, dit-elle, si vous m'aimez.

—Je ne vous interrogerai pas. Parlez.

Elle soupira profondément.

—Valentin, je vous aime,... vous m'aimez !.... et cependant....

Elle s'arrêta. La phrase fatale ne pouvait sortir de ses lèvres.

—Cependant ? disait-il de plus en plus inquiet.

—Nous devons nous séparer à jamais.....

—Elle l'avait dit enfin.

Mais lui ne comprenait pas.

—Nous séparer ! nous séparer !

—Vous devez renoncer à moi comme je dois renoncer à vous.

—Moi ! moi ! s'écria-t-il.

Et il eut un rire d'incrédulité.

—Pourquoi me dire cela ? Pourquoi vouloir me mettre à l'épreuve ? Puisque vous m'aimez et puisque je vous aime !

—Il le faut.

Il continuait de rire.

—Ah ! Bérengère, que vous êtes cruelle de vous jouer ainsi de moi.

—Hélas ! comme je serais coupable si c'était un jeu.

Il ne riait plus. Brusquement il était devenu très grave.

Il avait conservé dans les siennes les mains de Bérengère.

Il les porta à ses lèvres tendrement.

—Bérengère, dites-moi tout, ouvrez-moi votre cœur....

—Valentin !

—Vous ne m'aimez plus.

—Oh ! mon Valentin !....

—Alors, que se passe-t-il ?

—Valentin, nous ne nous verrons plus. Je ne serai pas votre femme.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai je donc fait qui vous ait déplu ?

—Rien.

—Alors ?

—Souvenez-vous que vous avez promis de ne pas m'interroger.

—Je ne pouvais prévoir ce que vous alliez m'apprendre. Répondez moi, Bérengère, qu'ai-je fait ? Pourquoi cette résolution ?.... Ne savez-vous pas que je vous aime du plus profond de mon cœur ?

—Moi aussi, je vous aime. Ne vous l'ai je pas dit ?

—Alors, je ne comprends plus.

Ils restèrent silencieux longtemps.

Dans l'esprit de Valentin, l'éternelle question, la seule, se posait.

—Pourquoi ? Pourquoi ?

Et tout haut, avec énergie ;

—J'ai le droit de connaître les motifs d'une résolution aussi inexplicable. Bérengère ces motifs vous me le direz ?

—Non.

—Mais songez-y, en vous taisant, vous me laissez tout supposer.

—Et que pourriez-vous supposer, mon ami ?

—Que sais-je moi ? Toutes les folies !.. Car je n'ai plus ma raison, en ce moment....Qui sait si vous ne vous abusez pas en croyant m'aimer ?

—Oh ! Valentin !

Mais lui, s'exaltant.

—Vous ne m'aimez pas, non, vous ne m'aimez pas ! Et vous en aimez un autre !....Qui ?....Est-il si difficile de le découvrir, celui-là ?....Est-ce que vous ne vous êtes pas trahie, vous-même, plus d'une fois !

—Oh ! mon ami, que dites-vous, prenez garde !

—Non, je ne me trompe pas.

—Valentin !....

—N'ai-je pas vu votre émotion, lorsque je vous ai conté quels étaient mes soupçons sur Pierre Jourdan ?....Si cet homme n'avait été qu'un ami pour vous, auriez-vous été aussi émue, aussi alarmée ?.... C'est lui que vous aimez, j'en suis sûr, maintenant. Et voilà pourquoi vous me dites si froidement qu'il faut que nous nous séparions....

—Oh ! que vous êtes injuste, mon ami !

—C'est la vérité....C'est la vérité.

—Calmez-vous, Valentin. J'ai une amitié profonde pour Pierre, je ne vous l'ai jamais caché, une amitié qui date de notre extrême enfance. Quoi donc de plus naturel que je me sois émue d'une accusation aussi terrible que celle que vous avez portée contre lui ! Mais c'est vous que j'aime, Valentin. Je n'ai jamais aimé que vous. Est-il besoin de vous le redire ? Ne le savez-vous pas, et pourquoi contraindre votre cœur à croire le contraire ?

—Cependant, le motif de la séparation nécessaire entre nous, quel est-il ?

—Ne m'interrogez pas.

—Je veux le savoir pourtant, je veux le savoir.

—Je ne puis vous le dire.

—Et si demain j'apprends que vous en épouses un autre ?

—Oh ! Valentin, dit-elle, avec un sourire d'une infinie tristesse, je ne me marierai jamais.....

—Que croire ? que croire ?

—Si je me marie, vous aurez le droit de venir me dire que je suis parjure..... Jusque-là, soyez certain, du moins, que je vous aime et que je n'ai jamais eu d'autre pensée que celle d'être votre femme.

—Ainsi, c'est fini !.....dit-il, accablé, le front lourd.

—Oui.

—Nous ne nous reverrons plus ?

—Que comme deux amis, non plus comme des fiancés.

—Vous reverrons nous ?

—S'il ne le peut lui-même, fit Clotilde avec un rire étrange, peut-être se trouvera-t-il quelqu'un qui viendra le sauver en prenant la responsabilité du crime.

Valentin fit un geste de doute.

Clotilde acheva :

—Cette femme, par exemple, qui l'accompagnait ?....

Et la mère et la fille échangèrent un rapide et navrant regard.

—Bérengère, dit Valentin, je connais votre amitié pour Jourdan. Vous avez compris à quel sentiment j'obéissais en l'accusant. J'ai voulu réhabiliter le nom que je porte... le vôtre, Bérengère, puisque vous serez ma femme ; il est impossible que vous me gardiez rancune de ce qui arrive.

La jeune fille resta quelques instants silencieuse.

Elle gardait la tête penchée sur sa poitrine. Elle était extrêmement pâle et tous ses traits reflétaient une fatigue énorme. La révélation qu'elle avait surprise avait brisé la pauvre enfant.

—Mère, dit-elle bas à Clotilde, je désirerais rester seule un moment avec lui.

Elle montrait le jeune homme.

—Que veux-tu lui dire ?

—Tu le sauras.

—Tu es libre. Tout ce que tu feras ne peut être dicté que par la droiture de ton cœur.

Clotilde sortit.

Les jeunes gens restèrent seuls.

Valentin ressentait une vague inquiétude. Il venait de comprendre, tout à coup, qu'il n'était plus dans l'amitié de ces deux femmes. Quelque chose les séparait de lui, qu'il ne pouvait deviner.

Cela l'attristait. Mais il était fort de son devoir. Il ne se reprochait rien. Ce qu'il avait fait, il devait le faire. Tout autre fils respectueux de la mémoire d'un père aimé eût agi comme lui.

Il demanda,—mais non sans trembler un peu :

—Vous avez à me parler, Bérengère ?

Elle fit signe que oui.

Il lui prit doucement les mains et la regarda avec tendre se.

Elle se tâtait, détournant les yeux.

—Qu'avez vous, Bérengère ?.... Que voulez-vous me dire ?

La douleur l'avait prise, elle aussi, et triomphant d'elle.

Après la mère, la fille !

Bérengère sentit ses yeux se mouiller de larmes.

Ce qu'elle voulait lui dire, à Valentin, c'était que désormais il ne devait plus penser à elle !....

Quels que dussent être les événements, le mariage était impossible. Elle avait fait le sacrifice d'elle même. Et elle allait prier Valentin de renoncer à ses espérances.

C'était donc son rêve de jeune fille qui s'évanouissait.

Valentin, l'ami de son cœur, ne serait plus maintenant qu'un étranger pour elle !

Comment allait-il recevoir cette confidence ?

Il adorait Bérengère. Il ne renoncerait pas à elle, ainsi, de gaieté de cœur, sans explications !

Que lui dirait elle ?

Ah ! certes, elle n'en savait rien !

Et voilà pourquoi elle avait si peur, pourquoi elle tremblait, pourquoi elle détournait les yeux.

Il implorait :

—Bérengère ! disait il, les yeux suppliants.

Elle appela tout son courage :

—Valentin, mon ami, dit elle, j'ai une grave confidence à vous faire.

—De quoi s'agit-il ?

—Mais auparavant, je voudrais obtenir de vous une promesse. Lorsque je vous aurai fait cette confidence, je voudrais que vous ayez assez d'affection pour moi pour ne pas m'interroger, pour ne point vouloir apprendre de moi plus de choses que je ne veux vous en dire.

—Vous m'effrayez !

—Promettez-vous ?

Il hésitait.

—Il le faut, dit-elle, si vous m'aimez.

—Je ne vous interrogerai pas. Parlez.

Elle soupira profondément.

—Valentin, je vous aime,... vous m'aimez !.... et cependant....

Elle s'arrêta. La phrase fatale ne pouvait sortir de ses lèvres.

—Cependant ? disait-il de plus en plus inquiet.

—Nous devons nous séparer à jamais.....

—Elle l'avait dit enfin.

Mais lui ne comprenait pas.

—Nous séparer ! nous séparer !

—Vous devez renoncer à moi comme je dois renoncer à vous.

—Moi ! moi ! s'écria-t-il.

Et il eut un rire d'incrédulité.

—Pourquoi me dire cela ? Pourquoi vouloir me mettre à l'épreuve ? Puisque vous m'aimez et puisque je vous aime !

—Il le faut.

Il continuait de rire.

—Ah ! Bérengère, que vous êtes cruelle de vous jouer ainsi de moi.

—Hélas ! comme je serais coupable si c'était un jeu.

Il ne riait plus. Brusquement il était devenu très grave.

Il avait conservé dans les siennes les mains de Bérengère.

Il les porta à ses lèvres tendrement.

—Bérengère, dites-moi tout, ouvrez-moi votre cœur....

—Valentin !

—Vous ne m'aimez plus.

—Oh ! mon Valentin !....

—Alors, que se passe-t-il ?

—Valentin, nous ne nous verrons plus. Je ne serai pas votre femme.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai je donc fait qui vous ait déplu ?

—Rien.

—Alors ?

—Souvenez-vous que vous avez promis de ne pas m'interroger.

—Je ne pouvais prévoir ce que vous alliez m'apprendre. Répondez moi